

Jean-Christophe de Vries, cofondateur et directeur du Festival Lavaux Classic

La lente éclosion d'un multitalentueux

Matthieu Chenal Texte
Patrick Martin Photo

«**J**e montais déjà des spectacles à 3 ans, avec pour seul public mes parents, mes frères et mes sœurs. Quand j'ai vu *Merlin*, de Disney, avec la fameuse scène des assiettes qui volent, j'ai voulu en casser aussi dans mon prochain spectacle. Mes parents en ont aussitôt acheté aux puces. Ils encourageaient toute démarche personnelle et artistique, même les plus folles!» Jean-Christophe de Vries a transformé cette envie de mise en scène et de représentation en art de l'organisation en 2004, fondant le Festival Cully Classique (rebaptisé Lavaux Classic cette année) alors qu'il n'avait que 21 ans.

Le Lausannois pourrait passer pour un garçon très pressé et sûr de lui. Pas certain. Pianiste à ses heures, musicologue averti, jamais pédant, partageur d'enthousiasme et concepteur de fêtes en tous genres, ce grand échelas tient en réalité de la vigne, pour sa croissance proliférante et ses fruits grisants. Mais, comme elle, il a grandi en passant par des détours tortueux. Logopédistes, psychologues, orthophonistes, psychomotriciens: durant sa scolarité, le petit Jean-Christophe a consulté chaque semaine des spécialistes. «Je cumulais les problèmes, j'ai appris à écrire cinq ans après les autres, j'étais décalé, bref, je n'entrais pas dans le système. J'ai passé les premières années dans des écoles spécialisées en compagnie de cas bien plus lourds que moi. Cette période noire, entre 5 et 15 ans, je l'enterrais si je pouvais.» Elle correspond à la séparation orageuse de ses parents, que le cadet d'une fratrie de quatre subit de plein fouet.

Elle est heureusement aussi marquée par la découverte du piano, dès 4 ans, et

du monde de la musique classique, qui le passionne aussitôt. Le piano comme thérapie et bouée de sauvetage, mais aussi facteur d'isolement, car il le met en butte aux railleries de ses camarades. «Je me demandais pourquoi les jeunes ne vibraient pas à cette musique alors que c'était mon oxygène.»

A cette période, la modeste famille de Vries est hébergée dans la somptueuse maison des grands-parents maternels, qui, eux, mènent un train de vie hors du commun. La figure marquante de cette enfance est Louis Nicod, fameux chirurgien lausannois, qui avait repris l'Hôpital orthopédique fondé par son père, Placide. Jean-Christophe de Vries le décrit comme un «bourgeois installé, cultivé, grand collectionneur d'art et curieux d'avant-garde. Nous avons reçu cet éveil

«Avec le festival, je pratique cinquante métiers différents»

à la culture classique, romantique et contemporaine plutôt par capillarité mais sans en profiter pleinement. On ne regardait pas vraiment les tableaux de maîtres aux murs; l'écrivain Nicolas Bouvier fréquentait nos grands-parents et c'était pour nous naturel!»

Jean-Christophe raccroche le système scolaire en 5e année, en rase-mottes. «J'avais commencé un stage d'électronicien quand ma maman m'a inscrit de force au Collège de Saint-Maurice, par où mes frères aînés étaient déjà passés.» Le déclin se fait au bout d'une semaine à peine, le «handicapé» devenant soudain digne d'intérêt. «D'un seul coup, tout le monde venait me chercher, me parlait de musique, reconnaissait mes particularités. Pendant trois ans, je me suis complé-



Carte d'identité

Né le 6 mai 1982 à Lausanne.

Six dates importantes

1906 Naissance de Dimitri Chostakovitch, dont l'œuvre est une révélation.

1997 Entre à l'internat de l'Abbaye de Saint-Maurice.

2003 Dévore le théâtre allemand et pratique la danse contemporaine à Berlin.

2005 Rencontre Juliette Granier, son amie et compagnon de route

2007 Invité à mettre en scène la cantate *Rayok antiformaliste* de Chostakovitch au Grand Théâtre de Genève.

3503 1500e édition de Lavaux Classic.

tement éclaté.» Le Vaudois peut s'échapper chaque semaine pour suivre ses cours de piano au Conservatoire de Lausanne. Grâce à quoi, il dispose d'une clé pour rentrer au collège le soir après l'heure de fermeture! «Saint-Maurice a changé ma vie. C'est un révélateur, un exhausteur pour les gens - si on tient le coup.»

Magie, piano, photo, danse, théâtre, poterie: les intérêts de Jean-Christophe auront été très variés et toujours pratiqués à fond. Y compris la colocation, dont il fait un art! «J'apprends en faisant.»

Bac en poche, il part vivre ses passions à Berlin. Il y rencontre le violoncelliste Marcus Hagemann, avec qui il fondera Cully Classique. Mais il se cherche encore. Chaque fois qu'il confiait à son grand-père Louis son désir de devenir pianiste,

sculpteur ou metteur en scène, ce dernier lui rétorquait qu'il ferait cela à côté d'un vrai métier (sous-entendu médecin ou avocat). «Un jour, j'ai réalisé qu'avec le festival, je pratiquais cinquante métiers différents. J'ai dit à mon grand-père que je serai la somme de tout ce que je veux faire et dont on ne peut pas vivre. Il a réfléchi et m'a répondu: ça tient la route.» Cet aïeul, disparu il y a dix ans, l'inspire et il en parle avec émotion. D'ailleurs, Jean-Christophe de Vries aime partager ses sources d'inspiration: «Par exemple Lavaux: il est en écho avec ce que je suis.»

Lavaux Classic, Cully, Epesses et Vevey
Du ve 24 juin au di 3 juillet.
Rens.: 021 312 15 35
www.lavauxclassic.ch

Histoire

Ce jour-là

Tiré de la *Feuille d'Avis de Lausanne* du 22 juin 1916

Suisse Le Nobel? Où trouver donc cette année, parmi tant de tristesses, le plus grand des mérites, si ce n'est ici, en Helvétie, vraie personnalité civile, Suisse, berceau de la philanthropie, crèche des orphelins du massacre, refuge de dépourillés; Suisse, incarnation réelle de l'humanité triomphante devant l'égoïsme dévastateur; Suisse, lieu de secours pour les guerriers malades, descente du calvaire pour ceux qui furent valides, béni chemin du retour, bientôt, des exilés...? Oh oui. Si la conscience est encore de ce monde, le Prix Nobel doit être attribué à la Suisse.

Romandie Braves journalistes
Tandis que les journaux allemands masquaient la vérité, à dessein, par ordre, ou par ignorance; tandis que les journaux français brillaient par leur défaut de critique et de discussion, les journalistes romands, avec le sens didactique si commun aux Romands, expliquaient, commentaient, démontraient l'enchaînement des faits, dégageant peu à peu toute

la vérité. Or ce travail nécessaire ne s'est pas fait alors dans la plupart des rédactions allemandes, où la version allemande du conflit a passé sans retouches.

15 Le nombre d'avions français ou anglais abattus par le premier-lieutenant allemand Immelmann, lui-même mort de ses blessures après une chute lors d'un combat aérien avec un Français il y a quelques jours.

Suisse Encore un avion allemand
Le 21 juin, entre 14 h 40 et 15 h 14, un avion allemand a survolé notre frontière, au nord-est de Beurnevésin. Il a ensuite longé la frontière au-dessus de Montignez et de Boncourt; puis il a continué son vol par Delle, sur Belfort. Au retour, il réapparut au-dessus de notre territoire, au sud de Boncourt. Sur tout son parcours, nos postes ont ouvert le feu. On estime qu'il volait à une hauteur d'environ deux mille mètres. L'Allemagne n'avait-elle pas promis solennellement il y a quelques semaines d'interdire à ses aviateurs de voler dans une certaine zone avoisinant notre frontière?

Il fait l'actualité le 22 juin... 1916

Un aviateur interné en Suisse justifie son évasion

Pilote de chasse français contraint à se poser en Suisse, Georges Madon ne supportait pas l'inaction

«Qu'auriez-vous fait à ma place, si vous vous étiez appelé Madon, interné après avoir fait huit mois de campagne en pleine liberté, et du jour au lendemain, se sentant engagé sans pouvoir bouger? Ne pas pouvoir faire un pas sans que tout le monde le sache, et sentir sa patrie qui vous réclame?» Ce 22 juin 1916, c'est par ces mots que Georges Madon justifie, dans une lettre que s'est procurée la *Feuille d'Avis de Lausanne*, son évasion de la caserne de Zurich en décembre 1915.

Le sergent-aviateur français a été contraint de poser son biplan Farman près de Porrentruy, le 5 avril 1915. En vertu des Conventions de La Haye, il fut interné en Suisse (le pays accueillera plus de 12 000 prisonniers de guerre de toutes nationalités). Tout d'abord à Hospental (Uri), d'où il tenta de s'échapper via le Gothard durant l'été. Repris, il est envoyé à Zurich où, au grand dam de nombreux Allemands installés au bord de la



Georges Madon (1892-1924) devant son avion, vers 1915. DR

Limmat, il bénéficie de bonnes conditions de vie à condition de ne sortir qu'accompagné d'un sous-officier suisse. Il tient jusqu'à Noël 1915. Le 27 décembre, en compagnie d'un autre aviateur, Raymond Châtelain, et grâce à des complicités suisses, il se rend à Lausanne en voiture. Non sans avoir, semble-t-il, narcotisé son garde.

A Ouchy, le canot à moteur *L'Etoile* du batelier Perrin les attend et les conduit sur la rive fran-

çaise. Là, l'impertinent Madon, 23 ans, envoie un télégramme au commandant militaire de Zurich, lui signalant être «bien arrivé à Evian», avant d'aller fêter ça à la Brasserie... Helvetia.

D'abord puni en France pour son évasion, Georges Madon est fait sergent et affecté à une escadrille de chasse. Il va devenir la terreur des aviateurs allemands: en 1918, son tableau de chasse comptera 41 victoires homologuées et des dizaines d'autres pro-

bles. «Le boche connaît ses pertes», dira-t-il modestement.

Dans sa lettre publiée par la *Feuille d'Avis*, l'intrépide écrit: «Croyez-vous qu'on arrête facilement l'élan d'un homme volontaire et résolu? Qu'y a-t-il de plus beau que de mourir pour sa patrie? Rien... (...) Et croyez-vous que de vivre au milieu du danger n'est pas agréable? Si vous aviez goûté à cette friandise qu'est la mitraille, vous trouveriez la vie normale trop triste. Coups de fusils, coups de canon, balles de mitrailleuses, c'est une belle fanfare.»

Georges Madon survivra à la guerre de 14-18: son avion ne sera même jamais touché par une balle ennemie. Ironie du sort, le 11 novembre 1924, il s'écrasera à Bizerte, en Tunisie, son pays natal, lors d'une démonstration de vol en l'hommage à son camarade Roland Garros, auteur de la première traversée de la Méditerranée en avion, décédé en combat aérien en 1918. **Gilles Simond**

Article paru le 22 juin 1916 dans la *Feuille d'Avis de Lausanne*.
Archives consultables sur scriptorium.bcu-lausanne.ch